

Poème n°153 : Vertiges de la solitude

Je suis une lave fumante,
Extraite d'un haut volcan,
Accoucheur sans violence
De nymphes syphilitiques,
Tombées dans des boxons
Où des satyres attendent,
Hampe entre les cuisses,
Des taureaux pédérastes
Qu'ils souhaitent enfiler,
Racailles incandescentes
De mèche avec l'Éther !..

Branché sur des orages,
Traqueurs de montagnes,
Violeuses de firmaments,
Dépuçelés sans vergogne
Par leurs crêtes vicieuses,
J'ai senti aux vifs éclairs,
Prêts à me botter le cul,
Enflammé jusqu'à l'os,
L'imminence de la fin
Du Monde à l'agonie,
Indifférent au Bien...

J'ai dégueulé mes tripes
Et rongé tous mes ongles ;
J'ai rouvert mes blessures,
Ces cendres dans leur urne
De mes passés en poussière
Dans leur cercueil de verre,
Extrayant dans un souffle,
Sûr aucunement dernier,
Les restes d'une hétaïre
Brûlée dans une église
Par un moine tueur.

De son splendide corps,
De maîtresse ès luxures,
Ne restait dans un coin,
Près du chœur, suintant
De graisse dégoulinante,
Qu'un sein décomposé,
Gagné par la gangrène,
Où s'invitaient des vers,
Blanchâtres et affamés,
Pour un orgiaque festin
De mandibules voraces.

Veule cour des miracles
Où l'ombre des ténèbres
Baisait maint feu solaire,
Où ses mânes immortels,
Dans des rais de lumière,
Faisaient poindre au loin
L'aura de cent suppliciés,
J'ai vu son fantôme astral
Se vautrer sur l'autel brisé,
Nu, près du grand crucifix,
Maudissant ses bourreaux.

Des vieillards cacochymes,
Dragueurs de filles nubiles
Dans leur songe trop lourd,
Emportés par la déferlante
D'abjectes concupiscences
Qu'ils cachent lâchement,
Le soir d'impies bûchers !
Avec ma gueule enfarinée
Et ma langue pendante,
Je l'ai bouffé tout cru,
Ce morceau calciné.

Ivre de ces ripailles,
Au bord de la folie,
Les yeux exorbités,
Avec un air dément,
J'étais ce saint déchu,
Sauveur du crépuscule
De sa ferveur humaine.
Un gnome en excursion,
Hideux et démoniaque,
A déféqué dans un coin
Une tonne de pendules.

Lorsque sonna minuit,
Une louve s'est installée
Sur mes genoux cagneux
D'amoureux cannibale...
Habitée par des diables,
Elle voulait que je mute
En un preste loup-garou
Pour courir tous les deux,
Dans nos rêves délictueux,
Vers des contrées bibliques
Où les agneaux se donnent.

Mes mains en sang,
Du sien évidemment !
Sa peau entre mes dents,
Un peu de son mamelon,
Dans ses pores, toujours,
Ses fragrances de putain,
Rappelaient à mes sens
L'aube incréée, morte
Avant même d'être,
De par la volonté
De fous évadés.

Sans exiger mon reste
Aux ogres galactiques,
Survenus tous en force
Par les vitraux explosés,
J'ai pris en me marrant,
Mes jambes à mon cou,
La poudre d'escampette,
Les sevrant d'une bouffe,
Ces goûteurs de bipède.
Songeant aux femmes,
J'ai fui par une fente.

Avec le goût en moi
De ses chairs fatales
Seules à me taillader,
Drôle de lame effilée,
Dans l'œil du cyclone
De mon cœur dévasté,
J'ai rejoint ces sphères,
Sublimes et spirituelles,
Où les queues s'étiolent
Et les sens s'émoussent.
L'aire des pures vérités !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)

Commencé le lundi 1 février 2016

Et terminé le mercredi 3 février 2016.

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.